



Compte-rendu des ateliers de la session 2015 des Semaines sociales de France, « Religions et cultures, ressources pour imaginer le monde »

Les ateliers

La diversité, c'est dans les ateliers !

En optant pour le thème « Religions et cultures, ressources pour imaginer le monde », les Semaines sociales mettaient la différence et la complémentarité au cœur de ces trois jours de rencontres. Il fallait que les ateliers fussent à leur tour, par leur ouverture au monde, par la variété des thèmes qu'ils proposaient, le miroir de ces différences qui sont autant de richesses. « Partage », « métissage », « parité », « ensemble », « lien », « dialogue ». À eux seuls, ces mots qui reviennent de manière récurrente dans les titres des différents ateliers en disent long sur l'objectif de ces groupes de travail. Les trois substantifs que l'on retrouve le plus souvent « interreligieux », « interculturel » et « diversité », resituent le contexte. Il s'agit de se rencontrer, de dialoguer, non pas entre pairs, entre « mêmes », mais avec l'autre. Celui qui ne nous ressemble pas. Ou du moins le croyons-nous à première vue. Il ne s'agit pas de venir à la rencontre de l'autre dans un esprit de « tolérance », comme l'a rappelé Fadi Daou, car « lorsqu'on est dans la tolérance, on est parfois individualiste et condescendant ». Il ne s'agit pas non plus de nier nos différences, de chercher le plus petit dénominateur commun entre nous tous, au risque de ne trouver de convergence que sur la base d'un pâle syncrétisme, ou de quelques principes éthiques fondamentaux. Karim-Pierre, jeune militant de l'association Coexister nous l'a rappelé, citant Jean-Claude Guillebaud et ses réflexions sur la « force de conviction » : « On a fait fausse route en promouvant les ontologies faibles. C'est au contraire quand on a des convictions fortes et enracinées qu'on peut s'ouvrir à l'autre sans crainte. »

Ce sont près de 130 ateliers auxquels sont conviés les participants de ces Semaines sociales. Et il y en a pour tous les goûts. Deux grands ateliers, réunissant plusieurs centaines de personnes, reprennent des thèmes « historiques » pour les Semaines sociales : les personnes en grande précarité et le dialogue en entreprise. Mais ils sont aujourd'hui habillés de neuf. Le dialogue en entreprise, certes, mais sous l'angle du dialogue interreligieux. La précarité, oui, mais pour comprendre comment cette extrême pauvreté, tant dans nos pays que dans les pays en voie de développement, peut devenir une « ressource » pour des objectifs de développement durable. Cinq ateliers accueillant 30 à 40 personnes ouvrent sur la notion de l'autre au travers de « jeux » et d'« expérimentations ». (Voir les comptes-rendus pages suivantes).

Et enfin, 120 petits ateliers en groupes restreints de 8 personnes proposent d'échanger, parler, faire connaissance, se découvrir. La majorité de ces ateliers rend compte d'actions ou de réflexions portées par des associations. D'autres sont structurés autour de témoignages. Plus de 40 structures ont mis la main à la pâte pour proposer des thèmes et en assurer l'animation. La variété des sujets est telle que chacun y trouvera aisément son bonheur. « Parents face aux différences culturelles » ou « La mort et le deuil selon les cultures » nous font pénétrer d'entrée de jeu au cœur de ces enjeux humains que sont la naissance et la mort et sur lesquels notre regard varie selon notre culture. Bien d'autres questions sont évoquées : la nutrition, les rencontres islamo-chrétiennes, le travail et les solidarités internationales, le volontariat international, la laïcité, le dialogue interreligieux dans les lycées, ou encore cette improbable « esplanade des religions » à Bussy-Saint-Georges, où, depuis 2012, bouddhistes, juifs, musulmans et chrétiens se retrouvent. Sans oublier la question phare du moment, celle des migrants. D'un atelier à l'autre, une idée revient : soyons attentifs à la complexité. Les belles paroles, la générosité sont une chose. Mais la réalité est protéiforme, compliquée, perturbante parfois. Recevoir et accueillir des migrants issus de l'ex-Yougoslavie, c'est être confrontés à des populations qui ont appris à se haïr, rappelle une bénévole lyonnaise. De même pour des migrants issus du Proche ou du Moyen Orient qui ne forment pas tous une seule et même famille. Pas plus qu'il ne convient de confondre berbères et kabyles. Parler de religion dans les

espaces publics et notamment les établissements scolaires, c'est être confronté parfois à des échanges vifs, où il faut savoir être médiateur, montrer aux uns et aux autres que les choses ne sont pas si simples. Aborder la complexité, c'est connaître l'autre et se connaître soi-même. « On essaye de prendre un thème très cadré, une thématique très précise, ou encore de focaliser sur les questions d'éthique et du vivre ensemble pour éviter que les discussions ne dérivent », explique une animatrice. Car de l'échange autour de la religion on passe très vite au politique, aux opinions et aux conflits.

Tandis que les 130 ateliers officiels tournent dans les salles, un atelier clandestin se forme dans les couloirs. Autour de Pie Tshibanda, un groupe de bénévoles des Semaines sociales refait le monde, rêve d'une autre Afrique.

Mais on peut être tous bénévoles des Semaines sociales et avoir de profonds désaccords. Sur la politique, la démographie, les moyens d'aider l'Afrique à se relever, les opinions se confrontent, s'opposent. Parfois aux limites de la crispation.

On vous l'avait bien dit : il faut être attentif à la complexité !

Associer les personnes en précarité et en grande pauvreté à la définition et la réalisation d'objectifs de développement durable

Atelier organisé et animé par ATD Quart Monde

L'atelier avait comme objectif de nous montrer que « l'inédit nous oblige à faire du neuf ». Il a démarré par une vidéo relatant un travail effectué sur un échantillon de 1 600 personnes en situation de grande pauvreté avec l'objectif d'évaluer l'impact de divers dispositifs censés permettre la lutte contre la pauvreté, et d'en proposer de nouveaux. Il est en effet frappant de constater que ces politiques de lutte contre la pauvreté sont en général conçues sans les principaux intéressés. Or, la participation des plus pauvres à la gouvernance doit être un objectif. Le travail a donc consisté à essayer de croiser les propositions des futurs bénéficiaires, qui étaient ainsi de véritables acteurs, avec celles de fonctionnaires et d'universitaires. Il a permis à ces personnes de sortir de leur solitude, pour devenir de vrais partenaires avec lesquels il est possible de réfléchir, et cela se traduit avec des résultats plus que positifs, par exemple dans le domaine de la lutte pour le développement durable. Des moyens innovants ont été mis en place pour rendre ces échanges fertiles. On peut, par exemple, citer une université populaire européenne Quart Monde qui a lieu tous les deux ans depuis 1989 : ces personnes peuvent y rencontrer des experts ou des personnes en lien avec les institutions européennes. Il s'agit de réfléchir ensemble, de rendre ces personnes actrices dans l'écriture des propositions : autrement dit, il s'agit d'une inclusion active. Mais cela nécessite la réciprocité : cela peut signifier, par exemple, que les personnes qui ne sont pas en situation de pauvreté partagent, elles aussi, leurs fragilités (telle souffrance liée à une maladie familiale par exemple), de sorte à casser le clivage du « nous » et du « vous ».

L'un des axes a aussi permis de suggérer d'améliorer le calcul de l'indice de pauvreté en y ajoutant une mesure de la discrimination et de l'exclusion sociale. En effet, des experts ont proposé un seuil d'extrême pauvreté qui serait de 1,25 dollars par jour. ATD a proposé une approche différente qui consiste à construire des indicateurs de pauvreté en associant les personnes pauvres à la proposition. Concrètement, cela s'est fait au travers d'un croisement entre savoirs académiques (un partenariat avait été fait avec l'université d'Oxford) et savoirs liés à l'expérience.

Un autre aspect concerne aussi l'éducation. Il s'agit de permettre l'accès de tous à l'éducation, en favorisant la coopération à l'école, plutôt que la compétition. Et aussi de transmettre cette approche aux jeunes et de leur faire connaître le milieu de la pauvreté, par exemple en organisant des ateliers en milieu scolaire.

Ces initiatives ne sont-elles qu'une initiative privée ou ont-elles un impact plus large, par exemple en touchant les institutions ? La réponse est « oui ». En France, les propositions de ATD Quart Monde ont été à l'origine de la loi de Juillet 1998 sur la lutte contre les exclusions. Et plus récemment, on peut mentionner que ces propositions ont eu aussi un impact international. Ainsi, certaines des recommandations d'ATD Quart Monde ont été reprises dans le document final issu du Sommet des Nations unies sur le développement durable qui s'est tenu du 25 au 27 septembre 2015 à New York (USA), document qui a été approuvé par les 193 États membres. En effet, comme l'a déclaré le Secrétaire général de l'ONU, Ban Ki-moon : « C'est le Programme des peuples, un plan d'action pour mettre fin à la pauvreté dans toutes

ses dimensions, de manière irréversible, en tous lieux, et ne laissant personne en arrière. »

Compte-rendu rédigé par Catherine Belzung,
membre du conseil des Semaines sociales de France.

L'entreprise du dialogue.

De nos expériences de dialogue au dialogue interreligieux en entreprise

Atelier organisé par l'Institut de Science et de Théologie des Religions

Avec Hicham Benaïssa, consultant, Thierry-Marie Courau, doyen du Theologicum- Faculté de Théologie et de Sciences religieuses de l'Institut catholique de Paris, Anne-Sophie de Quercize, responsable du MBA « Diversités, dialogue et religions » à l'Institut catholique de Paris et Anne-Sophie Vivier-Muresan, spécialiste du dialogue islamo-chrétien.

Dialogue ? « Retournez-vous, nous ont dit les intervenants, et échangez par groupe de six sur des expériences de dialogue. » Passée la surprise, c'est en parlant de l'entreprise, du voisinage ou de la famille qu'en l'espace d'une demi-heure, chacun a écouté les témoignages de ses voisins et a pu en extraire des constantes :

- La nécessité de respecter le temps de découverte, ce qui suppose de penser à l'espace, au lieu et au moment, qui permettront le silence et l'écoute, base de toute disponibilité, préalable au recul. Plus débattue fut l'idée qu'ouvrir le dialogue nécessite parfois de parler un peu de soi.
- Un rappel : savoir identifier et lutter contre l'instrumentalisation du dialogue quand il vise à dominer autrui, à l'utiliser, ou à le convertir.
- Un piège : les fausses certitudes.

Une fois établies les conditions de base nécessaires au dialogue, les intervenants ont rappelé la sémantique – *dia logos* : à cause du logos –, puis introduit la position d'humilité de l'Église : ainsi, dans *Ecclesiam suam* (1964), Paul VI nous dit que « l'Église se fait message, l'Église se fait conversation ». Plus tard, Jean-Paul II élargira le rôle du dialogue : le dialogue interreligieux fait partie de la mission évangélique de l'Église. On peut y perdre une position identitaire, mais on ne doit pas y perdre son identité, qui intègre l'ouverture à l'autre.

Et dans notre quotidien ? L'exemple fut choisi dans l'entreprise : une femme se voile. Comment réagir ? Mettre des mots sur une histoire, puis prendre le temps du débat au bon niveau de subsidiarité. Le constat est que, le plus souvent, le dialogue est efficace. Pourtant, dans cet exemple, à la fin du processus décrit, la personne voilée a démissionné. On ne peut donc pas occulter les tensions malgré le dialogue. En France, si la laïcité impose la réserve dans la fonction publique, en entreprise, la liberté religieuse prime. Elle n'est encadrée que par la prise en compte des contraintes liées à hygiène, la sécurité, l'organisation de la mission, l'aptitude à la réalisation de sa mission ou les intérêts commerciaux de l'entreprise. Elle s'arrête là où commence le prosélytisme.

Thierry-Marie Courau donna en conclusion toute l'ampleur de ces recommandations fonctionnelles :

- Dans l'entreprise, écouter le collaborateur, c'est le reconnaître, et il doit être reconnu pour adhérer.
- Dans l'Église : Assise (1986) fut d'abord un lieu où furent reconnues les différences. La prière exprimée ensemble put aller au-delà des capacités doctrinales de chacun. Mais la recherche de la paix ne gagne rien au syncrétisme.
- Plus on écoute, plus on devient capable d'écoute et plus nous comprenons que nous ne comprendrons pas totalement l'autre. Vivre une expérience de connaissance, c'est accepter le risque que l'autre refuse. Ne renonçons pas à le lui proposer, mais gardons la liberté de suspendre notre offre.

Le dialogue, c'est construire du commun à partir de nos singularités irréductibles.

Notes cursives prises par Philippe Segretain,
membre du conseil des Semaines sociales de France.

L'albatros ou Partir à la rencontre d'une autre culture : mise en situation

Atelier organisé par la Délégation catholique pour la coopération

Notre groupe de 25 personnes a voyagé dans un lieu et dans une époque « étranges », au sens d'étrangers à ce que nous connaissons, à nos habitudes. Nous avons été accueillis un par un dans le « salon des albatrossiens » : des pagnes étendus par terre, quelques chaises, un hôte souriant et muet assis sur une chaise, une hôtesse toute aussi souriante et toute aussi muette qui accueillait chacun à la porte, selon un rituel différent pour les hommes et les femmes : les hommes étaient conduits à des chaises, les femmes étaient déchaussées, leurs pieds caressés, et elles étaient invitées à s'asseoir sur un pagne. Invitation très ferme puisque l'une d'elle qui réclamait une chaise à cause de son handicap a été gentiment mais sans discussion possible installée par terre. Pendant une petite demi-heure, nos hôtes ont souri, se sont exprimés par des murmures de satisfaction mais jamais de paroles. La femme a fait passer une coupe pour laver les mains des hommes, pas des femmes. Puis elle a nourri les hommes à la becquée, les femmes étant invitées à se servir elles-mêmes dans un plat qui tournait. Un claquement de langue de l'homme déclenchait une action de la femme. À un moment, celui-ci a incliné la tête de la femme (assise à ses pieds) pour lui tourner le front vers le sol.

Après cette situation étrange, vint le moment du débriefing : qu'avions-nous ressenti ? Comment interprétons-nous ce qui s'était passé ? Quels sens donnions-nous aux divers gestes, rituels, événements ?

À côté d'un certain plaisir à être accueilli, dans cette atmosphère sereine, souriante et paisible car silencieuse, la très grande majorité a exprimé sa gêne, voire sa colère, face à cette situation éminemment machiste : des femmes aux pieds des hommes, un traitement différencié selon le sexe. Être forcée à s'asseoir par terre a été vécu comme une violence par certaines femmes, placées dans une situation d'inconfort, voire de douleur physique.

Nos hôtes de la DCC nous ont alors donné une grille de lecture de ce qui s'était passé fort différente de la nôtre : dans ce peuple des albatrossiens (purement imaginaire), la femme est particulièrement vénérée. Elle est considérée comme plus pure que l'homme car elle porte la vie, ce qui la met en relation directe avec la terre-mère. Donc elle seule est autorisée à s'asseoir par terre, à avoir ses pieds en contact direct avec le sol. L'homme, impur, doit rester sur une chaise, se laver les mains, et ne peut mettre ses mains dans le plat. La femme est le lien entre l'homme et la terre, d'où son geste d'inclinaison vers le sol qui n'est pas un geste de soumission mais une façon de conduire l'homme à la terre.

Ce jeu est un des outils utilisés par la DCC pour former les jeunes qui partent en « volontariat de solidarité » dans d'autres pays : il veut nous faire prendre conscience de l'aspect tout relatif de nos représentations et nous entraîner à la prudence avant d'interpréter ce qui se passe « ailleurs ». S'ouvrir à la culture de l'autre implique d'accepter de changer son regard, « changer de lunettes », prendre le temps de comprendre le sens donné à chaque geste, à chaque tradition, avant de la juger.

Compte-rendu rédigé par Annabel Desgrées du Loû,
membre du conseil des Semaines sociales de France.

Migrants, jusqu'où les accueillir ? Débattre avec la méthode de construction des désaccords féconds

Atelier organisé par Démocratie et spiritualité

Avec Jean-Claude Devèze, Patrice Dunoyer de Ségonzac et Jacques Rémond

Plus de femmes (80%) que d'hommes (20%) dans cet atelier où les participants comprennent assez vite qu'il va y avoir du mouvement. Le sujet est certes difficile, mais l'animateur, Jean-Claude Devèze, engagé à « Démocratie et Spiritualité » et au « Pacte civique », donne le ton en expliquant que l'enjeu est de plus en plus de cultiver ce qu'il appelle l'éthique du débat. Vaste et beau sujet ! Il annonce que le travail du jour va se mener autour des désaccords en utilisant les quatre coins d'une salle rectangulaire.

L'animateur invite d'abord les 50 participants de l'atelier à prendre 5 minutes de silence pour noter simplement la position de départ de chacun sur le sujet. Histoire de prendre la mesure

après deux heures de travail et de voir si les positions ont bougé car, pour l'animateur, c'est évident, la méthode vise à rendre plus responsable des gens ayant vocation à s'impliquer. Pour clarifier leurs positions sur les problèmes liés aux flux migratoires en France et en Europe, les 50 participants ont donc pris position sur 24 affirmations (un rythme époustouflant) en partant de la première « Les migrants sont une chance pour la France » (70% d'accord), en passant par « La priorité doit être donnée aux réfugiés politiques », jusqu'à « Nos SDF et nos pauvres doivent être aidés en priorité » (60% de pas d'accord), sans oublier « Les migrants doivent s'approprier nos valeurs républicaines » (90% d'accord). À chaque affirmation, chacun se dirige vers un des quatre coins de la pièce, prenant position entre *je suis d'accord*, *je ne suis pas d'accord*, *je ne sais pas*, *je trouve l'affirmation mal libellée*.

L'objectif de l'animateur est d'amener le groupe aux deux dernières affirmations : « Nous ne pouvons accueillir tous les migrants, mais chacun doit faire le maximum » et « L'accueil de l'étranger et donc du migrant est un devoir pour chacun et pour tous ». Mais son objectif est également de travailler sur les avis. Il propose une reformulation qui va plus loin et qui éclaire l'assemblée. Comme l'essentiel est de travailler sur les désaccords, observons si des questions ont clivé le groupe des 50 participants. Une seule s'est trouvée dans cette situation de clivage à 50/50 : « L'émigration d'une partie de sa population est une chance pour le pays de départ ». L'animateur sort alors l'arsenal des textes juridiques, car les participants ont souhaité distinguer entre les victimes de guerres, de la pauvreté et du climat. Jean-Claude Devèze prolonge la discussion avec l'affirmation « Il faut respecter le droit de mobilité des migrants ». Et là s'engage un échange sur la possibilité de choisir le pays d'accueil. Certains évoluent au fil de l'échange, car une participante dit haut et fort le danger que certains pays fassent du tri entre migrants.

À la fin de l'exercice, les participants proposent d'autres affirmations, telles que : « L'Europe doit pénaliser les pays qui ne prennent pas leur part de migrants » ; « La décision d'accueillir les parties prenantes institutionnelles » ; « Il faut mener des actions à la source avec les pays d'émigration » ; « Il y aura toujours des migrants » ; « Je suis prêt à payer des impôts consacrés à l'accueil des migrants ».

En conclusion, l'exercice, qui doit normalement durer une journée (le jeu des quatre coins permettant de faire émerger les désaccords), a néanmoins permis à chacun de se situer par rapport à ses ressentis et de clarifier ses positions, de mieux saisir la complexité du problème, de prendre conscience de l'importance des mots et des expressions utilisés, de ressentir le besoin de mieux s'informer et de délibérer pour trouver une position juste qui lui permettra à son tour de débattre, de s'engager également. Au final, 100 % des participants sont d'accord pour dire que « l'apport d'autres cultures peut aider à ouvrir et à affronter la mondialisation ».

L'exercice proposé et dont on peut trouver des références utiles en ligne¹ est aussi une invitation à travailler sur les choses que l'on entend au quotidien et qui ne nous plaisent pas toujours, en famille, dans la rue, au travail. Est-ce que j'ai le courage d'engager l'échange ? La méthode des quatre coins donne des clés pour réfléchir ensemble, se remettre en question. C'est évident de le rappeler mais il n'y a pas de dialogue sans l'écoute de l'autre.

Compte-rendu rédigé par Denis Vinckier,
membre du conseil des Semaines sociales de France.

À l'écoute des peuples amérindiens : quand la responsabilité environnementale s'inscrit dans le mythe

Atelier organisé par Isabelle Priaulet, doctorante en philosophie à l'Institut catholique de Paris

Quel bonheur que de se laisser déplacer par cet atelier ! Isabelle Priaulet nous fait entrer dans la pensée symbolique par les contes amérindiens. En Occident, la pensée rationnelle domine et nous formate en cherchant le pourquoi, le comment des choses et des événements. Avec les mythes, ces récits fondateurs, nous entrons dans la compréhension du monde de manière intemporelle. Cette approche rejoint nos propres contes qui commencent par « Il était une fois... » Cette explication du monde, de son origine et de sa destinée s'inscrit bien dans la puissance créatrice qui se renouvelle à chaque génération. Et c'est bien le rapport au temps qui les distingue : « Nous devons toujours parler du passé, du présent et du futur, parler des trois

1 Se reporter à l'annexe 8 du rapport 2013 OCQD : www.pacte-civique.org/OCQD

ensemble. Il faut penser au passé, ne pas le laisser seul pour préparer le présent et le futur. » Cette citation de Mamu Pinto nous invite à la mémoire comme la Bible rappelle au peuple élu : « Souviens-toi, mon peuple. » La dimension spirituelle donne à l'homme vivant en communauté son sens, sa direction et sa place au sein du cosmos. Quant à la place de l'homme dans l'univers, l'écoute de la nature est le fondement écologique pour les amérindiens : les lois sont inscrites dans les arbres. « La force du soleil. Elle est liée à notre culture, à nos rituels, à notre langue, à nos chansons. » Cela rejoint le titre de l'atelier : « Quand la responsabilité écologique s'inscrit dans le mythe. » Nous avons terminé la séance par une introduction au taoïsme avec le Yin et le Yang comme respiration du monde pour redécouvrir la nature en nous. Un exercice de Qi Gong nous a donné le goût d'approfondir cet atelier.

Compte-rendu rédigé par Marianne de Boisredon,
membre du conseil des Semaines sociales de France.

La formation pour les cadres religieux : une expérience humaine de la laïcité

Atelier organisé par le diplôme universitaire « Interculturalité, Laïcité, Religion » de l'Institut catholique de Paris.

Avec Claude Roels, responsable du DU

Nous avons reçu les témoignages émouvants de quatre personnes de religion musulmane, réunies autour de leur professeur catholique, qui ont choisi de se former et d'obtenir le diplôme universitaire « Interculturalité, Laïcité, Religion », pour pouvoir se mettre au service des autres avec plus de compétence et d'efficacité.

Khali est aumônier à la Pitié-Salpêtrière et à Necker. Il nous explique que cette formation lui a permis de comprendre l'histoire politique et religieuse de la France, la loi de 1905 qui régit la séparation de l'Église et de l'État, ce qui n'existe pas dans son pays d'origine. Il a été formé à la communication et à l'intermédiation entre l'administration, le personnel hospitalier et les malades et leurs familles. Expliquer aux uns et aux autres les us et coutumes de chaque pays afin de faciliter la compréhension réciproque et d'adoucir les difficultés à l'hôpital est son rôle quotidien.

Benakila est aumônier à Beaujon et à Bichat. Il confirme que la formation reçue est complètement laïque. Le but est bien de faire respecter le grand précepte « Liberté, Égalité, Fraternité » au sein de l'hôpital. La gestion des cultes reste un problème difficile mais les choses s'améliorent. Les aumôniers catholiques peuvent appeler un aumônier musulman ou un rabbin si le malade le souhaite.

Akria est infirmière hospitalière. Elle se prépare à un bénévolat pour sa retraite. Elle souhaite poursuivre son assistance et son aide aux malades. Pour pouvoir œuvrer à l'hôpital, elle a besoin d'un diplôme d'aumônier que lui procure ce diplôme. Elle témoigne de la nécessité de l'accompagnement à la fin de vie car les familles sont toujours démunies auprès de leur parent mourant.

Hilmi est ingénieur commercial. Il vit près d'un quartier difficile de Sevan où les habitants reçoivent dans leur boîte aux lettres des incitations à l'extrémisme et à la violence. Il veut monter une association de formation musulmane pour aider les enfants à un éveil spirituel éclairé pour éviter la radicalisation. Il voudrait que les imams puissent maîtriser le concept de laïcité et enseigner en langue française. C'est pour ces raisons qu'il s'est rapproché de l'Institut catholique où il va commencer prochainement ses études.

Ces quatre témoignages sont allés droit au cœur des participants. L'assistance ignorait que des musulmans allaient se former à l'Institut catholique de Paris avec des protestants, des orthodoxes et autres. Les diplômes universitaires vont être rendus obligatoires pour devenir aumônier officiel. L'Institut catholique a été le précurseur dans les années 2007-2008.

Dans les échanges qui ont suivi, une question importante a émergé : pourquoi n'y a-t-il plus d'aumôniers dans les écoles ou presque plus ? Pourquoi pas d'aumôniers musulmans ? Ils auraient vraiment toute leur place.

Nous avons partagé là un magnifique témoignage du « vivre ensemble » entre entraide, amour du prochain et laïcité.

Compte-rendu rédigé par Alberte Luciani,
membre du conseil des Semaines sociales de France.

Dialogue chrétiens-musulmans : recherchons ensemble, avec Diapason, les conditions de sa fécondité

Atelier organisé par l'Université de technologie de Compiègne/Cooprex
Avec Gilles Le Cardinal

L'atelier a réuni une quarantaine de personnes réparties en neuf tables afin de rechercher activement les conditions de fécondité du dialogue chrétiens-musulmans. Des musulmans, notamment de l'association « Croyants pour la paix » de Beauvais, étaient répartis entre les différentes tables.

L'atelier s'est appuyé sur Diapason©, un *serious game* issu de la méthode PAT-Miroir© développée par l'Université de Technologie de Compiègne. Ce jeu permet à quatre personnes d'étudier une situation relationnelle délicate car deux points de vue aux logiques différentes s'y rencontrent. Son objectif est double : permettre aux quatre participants-joueurs d'élargir leur perception de la situation étudiée grâce à la découverte des idées des trois autres ; construire ensemble des préconisations consensuelles qui permettent de sécuriser la situation, d'atteindre tous les objectifs souhaitables, et de définir les bonnes pratiques à mettre en œuvre pour éviter que la situation ne se transforme en conflit. L'objectif final est d'identifier une cinquantaine de propositions concrètes visant à surmonter les blocages dans le dialogue entre les chrétiens et les musulmans.

La démarche proposée par Diapason

– Première étape : analyse de la situation par les peurs, attraites et tentations. Chacun doit remplir six cartes : les trois premières sur la peur, l'attrait et la tentation que suscite ce dialogue du point de vue chrétien, les trois suivantes en prenant cette fois le point de vue musulman. Chacun dépose ses cartes sur le plateau de jeu qui comporte ainsi 24 cartes. Une lecture du plateau de jeu permet de découvrir ce qu'ont écrit les trois autres, puis d'y mettre une note d'importance, ce qui conduit à une hiérarchisation des idées de la table. Cette étape conduit à une description des risques, des bénéfices et des comportements inadaptés au dialogue chrétiens-musulmans. Il permet de conclure sur le degré de dangerosité de cette situation.

Évaluation de la situation : deux tables très optimistes ont abouti à une situation favorable, les peurs et tentations énoncées étaient inférieures aux attraites identifiés chez les chrétiens comme chez les musulmans. Quatre tables ont caractérisé ce dialogue comme instable, car les peurs, les attraites et les tentations étaient à peu près au même niveau pour les deux points de vue. Une table a conclu que les chrétiens risquaient un blocage mais pas les musulmans. Une autre table voyait un blocage possible des deux côtés. Enfin une table a conclu à un conflit potentiel chez les chrétiens et à un blocage possible chez les musulmans. Une grande majorité a donc reconnu que le dialogue n'est pas évident à réussir et qu'il est important d'identifier les conditions à mettre en place pour mettre toutes les chances de son côté.

– Deuxième étape : préconisations pour la fécondité des rencontres. La seconde partie de l'atelier a consisté à rechercher, en discutant à chaque table, des préconisations qui faciliteraient le dialogue, éviteraient son échec et engendreraient des résultats féconds.

Deux remarques. La première est attendue : les équipes mixtes étaient mieux régulées que les équipes mono-confessionnelles, chrétiennes en l'occurrence. La seconde l'est moins : quand les chrétiens d'une équipe mixte expriment la crainte d'apparaître dominateurs ou voulant essayer de convertir, les musulmans présents ne les accusent pas de cette tentation.

En deux heures, les huit groupes ont pu formuler chacun un ensemble de « bonnes pratiques » pour conduire un dialogue fructueux entre chrétiens et musulmans. Faute de temps, il n'a pas été possible de les collecter en séance. La synthèse qui suit a donc été faite à posteriori par les animateurs.

Six axes sont ressortis des idées de bonnes pratiques collectées : éducation des jeunes et formation continue des adultes ; découverte de l'altérité et en tirer parti ; organisation de rencontres ; attitude relationnelle ; vivre ensemble au quotidien ; approfondissement de la foi. L'ensemble des idées collectées, classées en ces six axes, a permis d'écrire un plan d'action. Les grandes idées de ce programme consistent d'abord à pallier l'immense ignorance de part et d'autre, l'urgence semble être de former jeunes et moins jeunes aux deux cultures religieuses, en éduquant par la même occasion aux règles du dialogue interculturel qui sont trop méconnues. Ces règles gagneraient à être synthétisées sous la forme d'une « charte de la rencontre interreligieuse » dont ce travail contribue à définir le contenu. En effet, les préjugés dans ce domaine sont considérables et font de gros dégâts. Il est donc utile d'identifier les

convergences et les divergences dans les croyances des deux religions de manière à éviter les comportements et les sujets qui fâchent. Pour ce travail, l'humilité est de rigueur. Organiser des rencontres multiples semble un résultat majeur de l'atelier, ce qui n'est somme toute pas très étonnant : rencontres conviviales, thématiques, portes ouvertes des églises, des temples et des mosquées, actions communes pour la paix. Avec une condition majeure : le respect mutuel. Au-delà de ces rencontres organisées, il serait bon de multiplier les occasions de se côtoyer au quotidien dans le quartier. Après quelques rencontres, il semble possible d'envisager de prier ensemble, d'abord en silence, puis, lorsque la confiance est établie, à partir de prières ou de textes qui auraient été travaillés ensemble à l'avance.

Compte-rendu rédigé à partir des notes de Bernard Chenevez,
membre du conseil des Semaines sociales de France et de Gilles Le Cardinal.